

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

Coloured covers/  
Couverture de couleur

Coloured pages/  
Pages de couleur

Covers damaged/  
Couverture endommagée

Pages damaged/  
Pages endommagées

Covers restored and/or laminated/  
Couverture restaurée et/ou pelliculée

Pages restored and/or laminated/  
Pages restaurées et/ou pelliculées

Cover title missing/  
Le titre de couverture manque

Pages discoloured, stained or foxed/  
Pages décolorées, tachetées ou piquées

Coloured maps/  
Cartes géographiques en couleur

Pages detached/  
Pages détachées

Coloured ink (i.e. other than blue or black)/  
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)

Showthrough/  
Transparence

Coloured plates and/or illustrations/  
Planches et/ou illustrations en couleur

Quality of print varies/  
Qualité inégale de l'impression

Bound with other material/  
Relié avec d'autres documents

Continuous pagination/  
Pagination continue

Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/  
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure

Includes index(es)/  
Comprend un (des) index

Title on header taken from:/  
Le titre de l'en-tête provient:

Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/  
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.

Title page of issue/  
Page de titre de la livraison

Caption of issue/  
Titre de départ de la livraison

Masthead/  
Générique (périodiques) de la livraison

Additional comments:/  
Commentaires supplémentaires:

This item is filmed at the reduction ratio checked below/  
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	12X	14X	16X	18X	20X	22X	24X	26X	28X	30X	32X
									<input checked="" type="checkbox"/>		

# L'Abeille.

14ème Année.

"Je suis chose légère et vais de fleur en fleur."

14ème Année.

VOL. XIV.

PETIT SÉMINAIRE DE QUÉBEC, 2 JUIN, 1881.

No. 35.

## D'Iberville

(Air: Amis, la matinée est belle.)

Un chant de gloire à d'Iberville,  
Ce vieux loup d'mer du Canada!  
Un chant de gloire à d'Iberville!  
Un chant de gloire au vieux soldat!

*Refrain:* Comme il vous balayait sans trêves,  
L'Anglais, l'Iroquois!  
Comme il purgeait nos bois, nos grèves,  
D'Anglais, d'Iroquois!  
Gloire au guerrier défenseur de nos droits!

Quand il partait pour la conquête,  
Et lui partait tous les matins!  
Le Canada lovait la tête,  
Le Canada battait des mains!  
Comme il, etc.

Trois bricks, la foudre sous les ailes,  
Le ciment dans la Baie-d'Hudson.  
Pour lui ce sont trois hirondelles,  
Qu'il crible ou chasse à l'horizon!  
Comme il, etc.

L'hiver dans les bois il se jette,  
Escorté d'ses joyeux héros.  
La Victoire le suit en raquette,  
L'arme au bras, le sac sur le dos!  
Comme il, etc.

Sous une bannière étrangère,  
M'enre aujourd'hui le Canada:  
Mais toi près de ta hache de guerre,  
Dors sans remords, noble soldat!

## Refrain:

Car jusqu'au bout plein de d'espérance  
Guerrier, tu disais:  
"Enfants n'oubliez pas la France,  
Jamais, non jamais!  
Le Canada sera toujours français!"

JOS.-APOLLINAIRE GINGRAS, Ptre.

## Opinion de Swift sur l'amitié.

De tout temps on a eu à se plaindre de l'inconstance de l'homme dans ses affections; mais il ne s'est guère corrigé. Le mieux est de le prendre comme il est. "Lorsque vous avez un ami, dit un auteur, n'épargnez rien pour le conserver, tout en vous attendant toujours à ce qu'il vous tourne le dos." Swift malheureusement n'était pas le bon Horace, et il ne pouvait se faire à une telle maxime. Naturellement mélancolique et misanthrope, il était de ces gens qui ont un ami, à condition que cet ami dise toujours comme eux, qu'il se fasse l'auditeur bienveillant de mille petits sentiments amers dont déborde leur cœur sensible, de leurs beaux rêves de jeunesse et de leurs déceptions, enfin

qu'il applaudisse à toutes les diatribes que ces *infortunés* lancent à tout propos, contre l'égoïsme et l'indifférence du genre humain qui ne s'occupe pas d'eux. Swift passa toute sa vie à haïr tout le monde et tout le monde le haïssait. Le poète qui le savait, a laissé avant de mourir un écrit fort spirituel et plein de vérités, où il raconte les impressions que sa mort va produire chez ses amis. Nous en donnons ici la traduction:

"Le temps n'est pas éloigné où, selon le cours naturel des choses, il faudra que je meure. Je prévois qu'alors mes meilleurs amis examineront cet événement au point de vue de leur intérêt, et, quoiqu'il me soit difficile de comprendre ce qu'ils peuvent gagner à ma mort, il me semble que je les entends dire: Regardez comme le vieux Swift se casse! L'pauvre homme! Son trépas n'est pas éloigné; son visage est pâle comme la mort. Sa tête branle constamment; la mémoire lui fait défaut, il ne se rappelle plus ce qu'il dit; il ne reconnaît plus ses amis, il oublie la maison où il a dîné hier, et il vous assomme du récit d'histoires qu'il a déjà racontées cinquante fois et de plaisanteries usées et rebattues.

"Quant à la poésie, son temps est passé, il met une heure à tourner une rime: son feu est éteint, son esprit tombé, son imagination morte, son Pégase rétif. Je lui ai conseillé de briser sa plume; mais il n'y a rien à dire à un pareil fou. Il est d'ailleurs plus vieux qu'il ne voudrait le paraître. Je souhaite qu'il aille jusqu'au printemps." Puis ils s'embrassent entre eux et se disent: "Nous, Dieu merci! nous n'en sommes pas encore là."

"Quand il s'agit de prédire quelque malheur, jamais un ennemi n'égale un ami. Lorsque à leur demande quotidienne: *Comment se porte Swift aujourd'hui?* les domestiques répondent: *Encore plus mal qu'hier*; celui qui m'a condamné sans sursis se pose d'un air capable et dit aux autres: "Je vous avais bien dit qu'il ne passerait pas la semaine!" Le digne ami! il aime mieux me voir mourir comme il l'a annoncé, que de passer pour un faux prophète.

"Enfin le jour fatal est arrivé: Swift est mort, et avant que la cloche funèbre soit en branle: toute la ville le sait.

Les médecins, qui soignent avant tout leur réputation, jettent sur moi seul tout le blâme de ma mort: "Sa maladie, disent-ils, n'avait rien de dangereux; mais il n'a jamais voulu suivre nos conseils: il aurait pu vivre encore vingt ans, car l'autopsie de son corps nous a prouvé que, quoiqu'il soit défunt, il se portait à merveille."

Colportée de Dublin à Londres, la nouvelle arrive à la cour: Swift est mort! et lady Suffolk, dans un accès de spieen, court en riant l'annoncer à la reine. La reine, si gracieuse, si douce, si bonne, s'écrie: "Est-il mort? C'est de son âge. Il est mort, dites-vous? Eh bien! qu'on l'enterre."

Quant à mes amis que j'aime et qui m'aiment, c'est tout autre chose. Ce pauvre Pope en aura du chagrin pendant un mois, Gay pendant une semaine et Arbuthnot pendant tout un jour: les autres branleront la tête et diront: "C'est fâcheux; mais nous sommes tous mortels."

"Pour les femmes qui se disent mes amies et dont le cœur tendre est plus habitué à jouer un rôle; je suppose que ces dames étant à table et jouant aux cartes, la nouvelle de ma mort arrive au milieu d'elles comme un coup de foudre: "Le doyen est mort!"—(quel est l'atout, je vous prie?)—Que Dieu ait pitié de son âme!—(Mesdames, je risque le valet.)—On dit que six doyens porteront le poêle.—(quel roi vient-on de jouer, le roi de pique ou de carreau?)—Madame, votre mari ira-t-il au convoi de ce digne ami?—Non, madame; c'est bien pénible pour lui, mais il est engagé à un bal! Milady Club lui en voudrait à la mort s'il manquait à son quadrille. Mon mari aimait beaucoup Swift—(je jouerai cœur);—mais la mort sépare les meilleurs amis. Il avait fait son temps, il avait parcouru sa carrière. Espérons qu'il est maintenant dans un monde meilleur.

"Un an se passe, la scène change: il n'est pas plus question de Swift, hélas! que s'il n'avait jamais existé. Un bouquiniste va chez le libraire Lintot, s'informe des vers et de la prose de Swift.—Swift! répond Lintot: ce nom ne m'est pas inconnu; l'homme qui le portait est mort l'an passé?—C'est cela même.—Monsieur, j'ai envoyé ses œu-

vres lundi dernier chez le pâtissier avec un paquet d'autres livres. S'imaginer qu'elles puissent vivre un an! on voit bien que Monsieur n'est pas de Londres."

### Léon XIII.

Un vénérable prélat a fait dernièrement le tableau suivant de la sainte vie que le Pape mène au Vatican :

Le matin, dès avant le jour, le Vicaire de Jésus Christ s'entretient avec son divin Maître dans le recueillement d'une longue oraison sur ses devoirs personnels et sur les moyens de gagner le monde à Jésus-Christ.

A l'oraison succède la messe. A l'autel, le Pape n'est pas plus prêtre que le plus obscur des prêtres. Cependant, comme chaque prêtre porte plus particulièrement à l'autel les misères et les besoins du groupe d'âmes qui lui est confié, comment ne serait-on pas saisi en voyant monter à l'autel le Pontife qui porte dans son cœur la sollicitude de toutes les églises du monde ?

Après l'accomplissement des Rites sacrés et le fortifiant colloque de l'action de grâces, le Serviteur des serviteurs de Dieu se met au travail.

Et quel travail! Des douze cents diocèses, vicariats apostoliques ou missions dont se compose l'Eglise catholique, arrivent chaque jour à Rome des correspondances et des consultations. Avec les puissances catholiques, ce sont des concordats à préparer ou à réviser, des conflits à prévenir; parfois des persécutions à modérer; partout des paroles de justice, de paix, de charité à faire entendre, afin de préparer les voies au triomphe de l'Evangile et d'obtenir des gouvernements le respect des droits et des libertés de l'Eglise.

Chaque jour, c'est la visite d'hôtes arrivant de tous les points de l'horizon: évêques, prêtres et simples fidèles; ambassadeurs extraordinaires, venus même des contrées hérétiques ou infidèles, savants illustres, chefs d'armée, publicistes, orateurs, hommes d'Etat. Tous ont affaire au Pape, tous veulent voir le Pape, tous sollicitent l'honneur de s'entretenir avec lui et de recevoir de près sa bénédiction.

Un rapide et frugal dîner, placé vers les deux heures et suivi d'une courte promenade, coupe en deux la laborieuse journée du Pape. Puis, quand il a renouvelé les forces de son âme par la récitation de l'office et une visite au Saint Sacrement, il retourne au travail vers les cinq heures. Alors à tour de rôle et suivant un ordre précis, les membres des congrégations romaines et les évêques présents à Rome se succèdent dans le cabinet pontifical.

La nuit arrive; mais tandis que les

hommes les plus occupés prennent les heures du soir pour se délasser dans de douces réunions de famille, le Vicaire de Jésus-Christ est encore pour longtemps à l'œuvre.

Enfin l'heure vient où le Vatican ferme ses portes; mais le Pape veille encore et prie. Il est bien tard quand s'éteint la lumière que les Romains aiment à voir briller à la fenêtre de l'appartement pontifical.

## L' Abeille.

" Forsan et hæc olim meminisse iurabit."

QUÉBEC, 2 JUIN 1831.

### La Colonisation.

Dimanche dernier, demeurera un jour solennel pour l'œuvre religieuse et patriotique de la colonisation de notre province.

Il s'agissait de la bénédiction d'une cloche destinée à la chapelle de la mission de Notre-Dame-des-Anges de la Batiscaan.

M. le Grand Vicaire C.-E. Legaré, accompagné de MM. les abbés L. Paradis et J. Beaudoin, comme diacre et sous-diacre, a fait la bénédiction.

C'était, pour la plus part d'entre nous, un spectacle aussi nouveau que gran-

\* \*

Il y a en effet quelque chose de frappant dans cette cérémonie.

Au côté de cette cloche destinée à faire vibrer les échos sauvages d'une mission lointaine une autre figure apparaissait, c'est celle du missionnaire: le missionnaire qui s'enfonce dans les forêts pour y faire adorer Dieu et acquérir des mérites par des actes qui mettraient sur son front un rayon de gloire, si les regards des hommes pouvaient en pénétrer la grandeur et en voir l'accomplissement.

Et que de choses ne dit pas une cloche au point de vue de la colonisation canadienne!

Avec elle le colon ne craint pas, ne redoute pas les mystères de la forêt. Elle lui rappelle la paroisse natale, le foyer paternel elle l'encourage, car, où la cloche résonne il y a un temple, il y a un prêtre, et le prêtre pour le colon, c'est le gage de la sécurité et de la consolation.

L'orateur naturel de la circonstance était le Révérend Père Lacasse. Son discours a été magnifique au point de vue de la religion, de l'économie sociale et politique. En voici un résumé très succinct.

Quatre causes concourent en même temps à causer l'émigration et à mettre obstacle à la colonisation: le blasphème,

l'ivrognerie, l'oisiveté et la mauvaise culture des terres.

1o. Il se dit parmi nous des blasphèmes horribles " dont, disait en rougissant l'orateur, non seulement je ne connaissais pas l'existence, mais dont je ne soupçonnais pas la possibilité."

2o. L'ivrognerie fait aussi des ravages extraordinaires. Par des calculs précis, on a constaté que, dans la province de Québec, plus de trois millions de piastres sont dépensés annuellement pour les boissons enivrantes. Plus de deux millions de cette somme n'ont été dépensés que pour le plaisir, la part du nécessaire reste encore assez grande.

3o. Il n'y a qu'en Canada que l'on connaisse les *mortes-saisons*. L'oisiveté engendre la pauvreté. Tous ces crimes attirent sur nous la colère de Dieu qui pour ramener son peuple le punit et le frappe.

4o. La mauvaise culture, en portant le découragement dans le cœur des enfants, fait qu'ils ont horreur de la terre qui leur refuse ses richesses.

Cependant malgré ces obstacles, la colonisation est possible grâce à l'idée religieuse qui en est le fondement.

Mgr Taschereau a eu une idée lumineuse en faisant d'abord élever une croix, indiquant l'emplacement futur d'une chapelle.

C'est l'idée religieuse qui explique les succès de la colonie de Champlain. C'était l'espérance de voir leurs enfants rester catholiques qui donnait aux premiers colons cette énergie sublime et ce courage qui leur faisait disputer pouce à pouce leurs terrains contre les attaques désespérées des sauvages.

Tout le monde connaît le style imagé, le ton convaincu du Père Lacasse, de l'apôtre de la colonisation canadienne.

C'est le patriotisme incarné: et ces mots de *religion* et *patrie* qui sont ailleurs des lieux communs de composition oratoire, il les a gravés dans le cœur.

La colonisation, nous ne saurions le cacher, est une œuvre magnifique au point de vue économique et social; pourquoi ne pas l'encourager?

Chaque année des milliers de piastres sont enlevés de la province, comme le disait le R. Père, par des troupes d'acteurs, des cirques, etc. Pourquoi ne pas donner plutôt cet argent à l'œuvre de la colonisation.

Pour 500 piastres que coûte une chapelle, c'est 500 colons que nous donnons à la province, cinq cents colons qui, en augmentant notre population, augmenteront nos revenus, nos ressources et donneront à la religion catholique de plus nombreux adeptes.

La colonisation n'est plus un problème: la question est résolue. Ce n'est pas peu dire à la louange, de Mgr Tas-

chereau, qui porte à cette œuvre un intérêt et un dévouement sans borne.

Plus tard quand on se rappellera ces choses et qu'on demandera à l'histoire et à la reconnaissance publique quels furent les promoteurs de cette œuvre, trois noms jailliront du cœur des canadiens, trois noms de prêtre : Mgr Taschereau, le Père Lacasse et M. le curé Labelle, et l'on y ajoutera tout l'épiscopat et le clergé canadien.

#### Nouvelles locales.

**Ordinations.**—Jeudi, à la Basilique, par Monseigneur l'Archevêque : Diacres, MM. les abbés W. Grant, du diocèse de Charlottetown, L. St-Pierre, L.-N. Lessard, Le Paradis, J. Beaudouin, de l'archidiocèse de Québec, et F. Bradley du diocèse de St-Jean, N.B.

Tonsurés, MM. les abbés J.-B. Langlais du diocèse d'Ottawa, J. Harnett du diocèse de St-Jean, N. B., et B. Hughes, du Vicariat apostolique de Nebraska.

Monseigneur l'Archevêque arrivera à Québec samedi, veille de la Pentecôte, pour continuer sa visite la semaine prochaine.

M. l'abbé A. Bergeron est nommé curé de St-Raymond et M. l'abbé E. Hudon, curé de St-Antoine. M. l'abbé O. Marois est nommé vicaire à Ste-Croix.

Monsieur le Grand Vicaire C.-E. Legaré, a bien voulu nous faire le sermon annuel à l'occasion de la clôture du mois de Marie. Comme toujours Monsieur le Grand Vicaire a su trouver des paroles pleines d'unction et d'éloquence. Nous avons entendu avec un plaisir tout particulier cette voix amie, et ça été pour nous comme la revivification de bien doux et impérissables souvenirs.

Le concours général de philosophie pour le prix Lorne a eu lieu hier.

#### La fin d'un beau mois.

Il faut donc saluer une dernière fois ce beau mois de mai qui vient de s'écouler. Oh ! les beaux jours de la vie, qu'ils passent vite ! Avec tout son éclat, ses parfums, ses harmonies, ses prières, mai est passé comme la fleur des champs, comme le lys des vallées.

Vous me saurez gré, ami lecteur, de citer en terminant les impressions qu'un confrère poète me communiquait à cette occasion il y a quelques jours.

" Les beaux jours de la vie ont à peine une au-  
[rore ;  
Plus rapides, plus brèves et plus prompts que  
[l'éclair

" Qui dans la nue en feu s'allume et la décore,  
" Ils passent comme un souffle, un vent léger  
[dans l'air.

" Toute vague qui naît vient mourir au rivage,  
" Toute onde du torrent ne va que vers le port ;  
" Ainsi l'homme ici-bas, en son pèlerinage,  
" N'a qu'un port, la douleur, qu'un rivage, la  
[mort.

" Un jour peut-être, un jour est venu moins sè-  
[vère,  
" Pour inonder nos cœurs de son flot caressant ;  
" Il a versé sur nous ses torrents de lumière,  
" Il nous a consolés... Ce n'était qu'en passant.

" Puis comme un songe vain que l'aube nous en-  
[lève,  
" Ces instants ont passé pour ne plus revenir ;  
" Et qu'en est-il resté ? Ce qu'il reste d'un rêve :  
" Un soupir, un regret, souvent qu'un souvenir."

Mais le beau mois de Marie ne passe pas sans laisser après lui mieux qu'un simple souvenir. Voilà ce qui le distingue des jours de nos joies purement terrestres. Toute prière en effet est toujours sûre de trouver dans le cœur de notre Mère un écho fidèle, et tôt ou tard elle retombe sur nous en pluie de grâces et de bénédictions.

#### A vol d'oiseau.

Voilà un titre un peu humoristique peut-être pour signifier une chronique locale ; au premier coup d'œil, chers lecteurs, vous croyez, sans doute, avoir sous la main un de ces articles fantaisistes, de ces croquis élégants, comme en écrivait jadis un de nos aimables confrères. Téméraire illusion, pourtant ; je m'en voudrai toujours de la faire tomber. Mais, que voulez-vous, il faut être bien circonspect dans des régions encore inexplorées ; je n'ai pas non plus cette plume ailée, *aerea pennis*, qui sait tracer comme par enchantement de gracieux contours, des proportions harmonieuses, mettre en relief la fraîcheur, la beauté, l'exquis d'un dessin ; enfin, puisqu'il faut faire ma confession, le chroniqueur, ce n'est pas moi.

Qu'importe, le sort en est jeté, patience, amis lecteurs, notre excursion ne sera pas trop longue, si je ne puis vous introduire dans des bosquets enchantés, dans un oasis charmant, au moins vous me saurez gré d'avoir voulu faire ce voyage en votre compagnie.

Au mois de mai ma première cueillette.—Mon cher T., n'est-ce pas que tu te trouves à l'aise devant cette belle nature qui s'étale si richement à nos regards ? Nos arbres reverdis, nos bocages ombragés, le gazon verdoyant, les prés en fleurs, un soleil vivifiant, des brises embaumées, enfin, partout l'allégresse et la vie, tout cela doit élever ta grande âme et la plonger dans les régions sereines du beau et de l'idéal. Cette éloquente beauté tu en fais tes délices. Que vais-je donc te dire, moi, pauvre homme de science ? Toi parler chimie, mathématiques, astronomie ? Que t'importe à toi que cette constellation s'appelle le "Grande Ourso" ou le "Petit chien" ? Quo tolle étoile ais-nom Ashornar, Fomelland ou Pollux ? Un

sentiment plus mystérieux t'anime en face de ces belles soirées de mai, devant un spectacle aussi grandiose.

" Tu sens se réveiller et s'é mouvoir ton âme ;  
" Tu trembles et comprends que tu n'es qu'un  
[banai,  
" Et tu voudrais sur des ailes de flamme  
" Traverser en vainqueur les champs de l'infini."

Je serais donc bien prosaïque en te débitant mes formules chimiques ; tu les trouverais certainement peu éloquentes. Les joyeux refrains des oiseaux qui chantent et gazouillent sur nos grands arbres, en remplissant l'air de leurs accords, te paraissent bien autrement suaves et mélodieux !

Une petite question. Pourquoi ces chants libres et gais sont-ils si beaux ? Pourquoi ont-ils une mélodie si entraînante ?—C'est bien parce qu'ils s'harmonisent parfaitement avec la nature dont ils chantent la seconde renaissance. L'harmonie, donc, voilà le secret du beau.

Mais j'entends là-bas un frissonnement insolite, étrange. A coup sûr, ce n'est pas :

" La lyre de Sapho chantant Lesbos la blonde."

Ce cri de sinistre augure me rappelle ces vers d'un jeune poète :

" Aujourd'hui de tous lieux, de la nature im-  
[mense  
" S'élève un cri de haine, une sombre rumeur."

Allons, je craignais pour ma vie, mais ce n'est rien, c'est notre petite messagère qui revient de son excursion hebdomadaire.

Pourquoi donc, charmante messagère, cette voix, cette plainte inaccoutumée ? Aurais-tu par hasard, rencontré quelques méchants sur ton passage ? T'auraient-ils imposé quelques lourds fardeaux ? Tu es meurtrie, me dis-tu, mais qui donc a pu te blesser ainsi ? Toi qui ne voltige jamais que dans les airs embaumés ? qui ne vis que du plus pur parfum des fleurs, qui respirez à longs traits le dictame précieux de leur riche corolle ?

J'allais t'appeler petite méchante en t'entendant remplir les airs de ton lugubre bourdonnement ; mais, je comprends mieux ta plainte. Est-ce ta faute à toi si tu n'as pu changer en miel cette fenille à demi flétrie ? Non ; tu savais que parmi tes plus chers amis, se trouvaient des botanistes érudits ; alors tu as voulu mettre leur science à l'épreuve et les faire disserter sur l'origine et la nature d'une production aussi curieuse. Espiègle, tu sais pourtant qu'il n'y a aucun problème ne demeure sans solution, tu irais encore, dans le pays des effroyables chimères, nous chercher de tels échantillons, jamais tu ne nous trouverais en défaut.

Je crains de me poser en arbitre, mais si je l'ai bien examinée, cette feuille doit être d'une plante végétant sur un sol assez peu fertile, exposée aux grands vents. Je l'assimilerais volontiers au *Rhus toxicodendron* ; car, ses feuilles allongées et pointues en dénotent l'espèce et le genre. Va sans dire que la sève qu'elle secrète est assez peu vivifiante.

Dis-moi, gentille abeille, si je me trompe. Non, non tu n'es pas méchante; mieux encore, tu te fais bonne avec les méchants. Et si quelquefois tu t'approches des buissons c'est pour en détacher une épine afin de nous donner le plaisir d'un contraste.

Si par hasard, dans tes futures excursions, tu rovois cette tige superbe, dis-lui tout bas que sa corolle est sans parfum; si elle peut t'endendre, ajoute que tu n'as pas voulu faire une trop longue analyse de son principe actif de peur de lui faire franchir trop vite un pas qui lui aurait été fort peu agréable.

—•••—  
La neige.

(Suite.)

—Lui?... Non; comment voulez-vous, malade comme il est!... Non, c'est un employé, un garçon de salle,... ce que vous appelez...

Je me jetai sur la lettre

Strasbourg, 13 février 1878.

Monsieur,

Je suis chargé par votre fils, Dumestre (Pierre), ancien soldat au 30 voltigeur, pendant la campagne de Russie, de vous annoncer son heureuse arrivée à l'hôpital militaire de Strasbourg. Vous vous étonnerez sans doute qu'il ne vous ait donné aucune nouvelle depuis plus de cinq ans. Prisonnier, puis ouvrier aux mines de Sibérie, il ne pouvait le faire à son grand désespoir, la police russe interceptant toute lettre destinée à la France. Maintenant il est libre, et à pu, quoique souffrant encore d'une blessure à la main droite, traverser toute l'Allemagne et débarquer enfin ici. Sous peu de jours, il espère se mettre en route et rentrer au foyer paternel. Ses ressources étant épuisées, il vous prie de lui faire parvenir au plus tôt cinquante écus, pour payer les frais du voyage qui l'amènera dans vos bras. Vous aurez la bonté de m'adresser cette somme pour lui, car sa blessure l'empêcherait d'en signer le reçu, et par conséquent, de la toucher. Il vous embrasse tendrement, heureux du bonheur que vous et toute sa famille éprouverez à le revoir, et je joins à l'expression de sa tendresse celle des sincères compliments de votre tout dévoué serviteur.

GUÉREAU (Félix.)

Employé à l'hôpital royal militaire de Strasbourg.

Mon premier moment, après cette lecture, fut tout à la joie, la joie d'un mort qui rentrait à la vie, et sans les prétentions au scepticisme, dont je me vantais et qu'affectait déjà la jeunesse des écoles, je serais tombé à genoux pour adresser de ferventes actions de grâces au ciel. Le ciel n'existait pas, je me jetai dans les bras de M. Dumestre.

—Eh bien qu'en dites-vous? mon ami, s'écria-t-il. Ah! cette lettre, cette bienheureuse lettre!... Je l'ai déjà lue et

relue vingt fois, jamais je n'ai pu l'achever sans pleurer... Et tenez, cette fois encore...

La figure du pauvre petit vieux rayonnait, les larmes ruisselaient sur ses joues empourprées.

—Vous pensez quel romme-ménage, lâ-bas, lorsque le pignon nous apporta cela! Ce furent des cris tels, que j'en suis encore abasourdi. Ma femme, ma chère Agathe, se trouva mal en murmurant:

—Je lo disais bien... Jo lo disais bien, moi!... Mais quand ello se remit, ello avnit vingt ans. Jacques sautait au plafond, en battant des mains... Les domestiques criaient. Turc lui-même aboyait... Vous savez, Turc, qui a failli vous dévorer à votre arrivée... Ah! ah! ah!... Tenez, c'est vous qui, ce soir là, nous avez apporté le bonheur. Jacques guéri... Pierre revenu!... Ah! mon Dieu!... c'est trop; non, vraiment, c'est trop!

Et lo brave homme m'embrassa encore; lui aussi sautait, lui aussi avait vingt ans: Il avait sorti d'une armoire formée depuis longtemps ses plus beaux habits; jamais je ne l'avais vu si coquet. Il s'étais remis à priser; ç'avait été, disait-il, son péché mignon, et il pouvait bien, en signe de joie, se lo permettre encore. Il prononçait: *pelmette encohe*, à l'incroyable, suivant la mode de sa jeunesse, et lo jarret, tendu, la tête haute, il faisait tourner, par un petit coup sec, sa tabatière entre lo pouce et lo médium, et secouait son jabot en exécutant une pirouette qui sentait d'une lieue son ancien régime.

—Mais, reprit-il, lo croiriez-vous? Il n'y a que cette ontêtée de Jeanne, Jeanne qui devrait être si heureuse!... Eh bien! elle n'a pas voulu croire tout de suite au retour de Pierre. Elle a dit ceci, cela... que ce n'était pas certain,... qu'il fallait d'abord s'assurer...

Lo doute me serra lo cœur; je crus qu'un nuage noir s'abattait dans la chambre.

—La folle!... Comprenez-vous cela? Ah! je vous l'ai chapitrée, n. demoiselle Jeanne!... Nous gêter notre joie! Douter de ce bon M. Guéreau, de ce brave garçon qui écrit de si belles, de si excellentes lettres!... C'est mal, c'est bien mal! Jo vous dis qu'elle est folle... N'est-ce pas?

—Sans doute, Monsieur; mais vous savez, on est devenu incrédule. Il y a eu tant de ces pauvres soldats de 1812 dont on a annoncé lo retour... et puis...

—Allons! vous voilà comme elle?... fit M. Dumestre stupéfait; vous ne croyez pas à cette lettre?

—Certes; mais...

—Eh bien, alors, c'est dit, je vous emmène à Strasbourg, car vous m'êtes indispensable; vous lo soignerez pendant la route. N'oubliez pas qu'il souffre encore de sa blessure, lo pauvre enfant!... Et moi, qui suis là à rire!... Je ne suis bon qu'à lui porter ses cinquante écus, et même davantage. Mon voyage n'était pas indispensable, mais, ma foi! je puis lo faire: notre petit vin

blanc de Touraine s'est bien vendu cette année...

Allons, vite, docteur! Quo faites-vous là, à me regarder? Vite, vous dis je. La posto part à midi; j'ai retenu les deux places du fond. Dejeûnez, faites votre valise, et dans uno heure, je viens vous prendre. Jo vais, en attendant, faire un tour aux galeries de bois du Palais-Royal, et envoyez un petit cadeau, une surprise à ma femme.

Et il decoudit lentement l'escalier en fredonnant: *Enfant chéri des dames...*

J'avais eu beau me défendre; il fallait céder. Mais quo j'étais loin de partager la confiance du pauvre homme! Mlle Jeanne avait raison. Quo de fois, depuis cinq ans, un héros de cette fatale retraite avait-il été signalé aux siens comme vivant encore? Quo de fois aussi l'espoir de lo voir rentrer en France, germant rapidement au cœur de ceux qui lo pleuraient, n'avait-il pas été cruellement déçu? Ici c'était un fils unique quo des camarades revenus d'Allemagne avaient laissé, à Dresde, Leipsik, souffrant encore d'une blessure, mais en bonne voie de guérison; ailleurs c'était un père, un mari, qu'on avait vu bien portant huit jours après la bataille où on l'avait d'abord dit tue. Enfin, la Sibérie n'était-ello pas là-bas, avec ces mines peuplées de nos pauvres soldats, misérables, tombant accablés de travail, de fatigue, et relevés par lo knout, ne pouvant ni donner, ni recevoir de nouvelles, mais en vie au moins, et devant retrouver la liberté? Puis lo temps s'écoulait; lo doute, l'inquiétude, la tristesse augmentaient de jour en jour, et cependant la certitude du malheur ne pouvait jamais prendre entière possession de ces âmes où l'esperance était entrée. Car l'esperance fait partie de l'air quo nous respirons, de la lumière qui nous éclaire. Elle parcourt sans cesse la terre, entraînant avec ello tous ceux qui souffrent, accrochés aux longs plis de sa tunique azuree. L'humanité ne peut vivre sans ello, et c'est la seule déesse du monde antique quo la loi chrétienne ait consacrée, en l'élevant au rang de vertu.

(à continuer.)

#### Conditions de ce Journal.

L'Abcille paraîtra autant quo possible uno fois par semaine. Lo prix de l'abonnement est 75 centins pour les élèves des maisons d'éducation et \$1.00 pour les autres abonnés, invariablement payable d'avance. Cependant les étudiants des séminaires et colléges pourront payor en trois versements, l'un à la rentrée des classes, l'autre à Noël, et lo troisième à Pâques.

Toute lettre d'abonnement, correspondance, etc., doit être adressée à M. B. Roy, Petit Séminaire de Québec, agent général de l'Abcille.